

**Antoine LAPORTE.** — *De Bonn à Berlin. Le transfert d'une capitale, 1990-2010* (Toulouse, Presses universitaires du midi, 2016, 265 p., € 24,-).

Dans son ouvrage, Antoine Laporte éclaire l'impact géographique du transfert, « sans révolution ni changement de régime » (p. 10), de la capitale allemande de Bonn, paisible ville de province, à la trépidante métropole de Berlin en 1999. En posant la question « hautement géographique du sens du lieu » (p. 11) et de son rapport au pouvoir dans un État fédéral dont le fonctionnement est polycentrique, il étudie la manière dont l'État investit la ville et lui imprime sa marque, comment il « produit » de l'espace en la transformant en capitale.

Contrairement aux « villes éternelles » comme Paris et Londres, l'histoire de la capitale allemande est plus erratique : capitale impériale en 1871, capitale supposément « mondiale » sous le nazisme, capitale tronquée de la RDA et abandonnée « provisoirement » par la RFA au profit de Bonn après 1949, Berlin n'a cessé d'être la capitale « évidente » de l'Allemagne. Et pourtant, comme le rappelle l'auteur, le vote parlementaire en sa faveur en 1991 fut extrêmement serré, tant étaient fortes les dissensions sur la question : choisir Bonn, c'était opter pour la continuité de la RFA ; choisir Berlin, c'était parachever la réunification tout en renouant avec un héritage délicat, celui d'une capitale « discréditée » par le nazisme et le communisme. Pays du compromis, l'Allemagne décida donc de se doter d'une capitale « bicéphale ». Le dispositif (« loi Bonn/Berlin » de 1994) – que Laporte qualifie légitimement d'échec – prévoyait une « juste » répartition des administrations de l'État entre les deux villes, mais le déplacement des fonctions régaliennes entraîna mécaniquement la concentration des réseaux politiques, diplomatiques et médiatiques à Berlin. Bien que le « système spatial » (pôles, échanges, réseaux) du quartier gouvernemental de Berlin-Mitte soit comparable à celui de Bonn-Gronau qui accueille toujours une partie de l'appareil étatique, Berlin se distingue toutefois par sa singulière « mémoire spatiale » que l'auteur questionne judicieusement en analysant les legs des « géographies antérieures » des lieux de pouvoir : en dépit des contingences historiques et du déplacement des pôles structurants – l'île des musées sous l'Empire, le « Reichstag » sous Weimar, la Nouvelle Chancellerie sous le nazisme, le quartier de Pankow ainsi que le Palais de la République en RDA, le « Bundestag » aujourd'hui –, l'État a prioritairement « pris ses quartiers » à Berlin-Mitte. Au vu de ces continuités spatiales, Berlin n'est sans doute pas une capitale « éternelle », mais elle est certainement une capitale « durable ». Ce livre, en dépit de quelques coquilles, mérite assurément d'être lu : il est original, efficace et convaincant. — V. DUBSLAFF